

**DES DAHLIAS
ROUGE ET MAUVE**

FRÉDÉRIC VITOUX
de l'Académie française

DES DAHLIAS
ROUGE ET MAUVE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-059099-9

© Éditions du Seuil, mars 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À Michel Déon

*Ce sont les statues qui ont besoin d'être belles,
les femmes pas.*

JEAN MORÉAS

*Le contenu d'une femme, on l'a bientôt saisi.
Mais pour accéder jusqu'à la surface !*

KARL KRAUS

PREMIÈRE PARTIE

Des dahlias rouge et mauve

Trois jours après l'enterrement de Suzanne, Gabriel Thomas m'appela. Mon numéro de téléphone à Pourville était sur liste rouge. J'ignore comment il avait réussi à l'obtenir.

– Vous vous souvenez de moi ?

Sa question trahissait moins sa modestie que son embarras.

– Écoutez, ajouta-t-il sans attendre, est-ce que vous pourriez trouver chez un fleuriste près de chez vous des dahlias rouge et mauve ? C'est important pour moi, des dahlias rouge et mauve, vous comprenez ?

– Je ne comprends pas, mais c'est possible, oui.

– Un beau bouquet, une cinquantaine de têtes au moins, une brassée de dahlias !

Il avait une voix fatiguée et lointaine que je ne reconnaissais pas. Il est vrai que je ne l'avais entendue qu'un seul jour, il y avait plus de quinze ans. Et ses propos étaient redoublés au téléphone par un écho, un tremblement électronique, une ombre portée à chacune de ses paroles.

– Quelle heure est-il chez vous ? me demanda-t-il encore.

DES DAHLIAS ROUGE ET MAUVE

– Cinq heures de l'après-midi.

– Bon, ça va, j'espère que je ne vous dérange pas trop. Moi-même je termine de déjeuner.

Il m'expliqua qu'il séjournait à Sarasota, en Floride. Un ami venait de lui apprendre la terrible nouvelle. Des dahlias, il tenait à des dahlias sur la tombe de Suzanne, il me rembourserait dès son retour en France, et il me laissa son numéro de téléphone à Paris.

– Inutile de mettre une carte de visite, une formule, une signature, de la part de... Vous voyez ce que je veux dire, juste des dahlias rouge et mauve, c'est important.

Il eut un petit rire que l'écho de la transmission fit perler comme des gouttes d'eau. Je le rassurai, lui dis que je m'occuperais de ses fleurs. Et les rires cessèrent.

Henriette et moi trouvâmes des dahlias rouge et mauve chez un fleuriste de la rue d'Écosse à Dieppe.

– De la part de Gabriel Thomas, dit Henriette à mi-voix au moment de les disposer sur la tombe de Suzanne, proche de la sépulture de Georges Braque, au petit cimetière qui entoure l'église de Varengeville, qui surplombe la falaise.

– Tu crois que Christian nous posera des questions sur l'origine de ces fleurs ?

– Non, me répondit-elle.

*

J'avais fait la connaissance de Gabriel Thomas au printemps 1984 à Bordeaux. Je préparais alors un ouvrage sur Rossini, et le Grand Théâtre avait mis à

l'affiche, pour l'inauguration du Mai musical, l'un de ses opéras les moins connus, *L'Inganno felice*. Gabriel Thomas y tenait le rôle de la basse bouffe.

Le nom du chanteur m'était familier. Suzanne l'avait prononcé à plusieurs reprises devant nous.

Elle avait connu Gabriel en 1941. Déjà divorcée du ténor Ivo Baretta dont elle avait eu une fille, Nadine, Suzanne n'avait pas encore rejoint l'Opéra-Comique. Cette année-là, elle s'était retrouvée avec quelques copains (c'était là son expression exacte, « des copains »), une quinzaine de musiciens et de chanteurs, à parcourir la France occupée, la zone libre et l'Afrique du Nord, pour des représentations de *Véronique* qu'ils donnaient de ville en ville avec les moyens du bord.

« On s'amuse bien, nous disait-elle. On se débrouillait à chaque étape. Quand je repense à notre insouciance ! On piquait de ces fous rires. »

Christian l'écoutait et ne disait rien. L'évocation de cette tournée et des « copains » ne l'enchantait pas. Il ne connaissait pas encore Suzanne à ce moment-là. Mais il était jaloux d'elle. Jaloux de son passé. D'Ivo Baretta qui était le seul chanteur-vedette de la tournée. Et de Gabriel Thomas, très jeune baryton-basse, à l'époque encore inconnu. Aux allusions de Suzanne, je devinais que Gabriel Thomas n'avait pas été insensible à son charme. Avait-elle eu en retour quelques bontés pour lui (ah ! le charme de ces vieilles expressions qui deviendront bientôt inintelligibles : avoir des bontés pour un homme !)? Suzanne n'avait pas insisté. Elle s'était contentée de sourire.

« Il était gentil Gabriel. On s'amuse bien. »

Ce fameux sourire de Suzanne ! Elle aimait jouer la jeune fille innocente, coquette, mutine, étonnée, en un mot irresponsable. Ou plutôt, non, elle ne jouait pas ce rôle, elle était persuadée qu'elle était encore cette jeune fille. Christian aussi continuait de la voir, de l'admirer et de l'aimer ainsi. Bien entendu, à mesure que les années passèrent, cette conviction que le temps n'avait pas de prise sur elle, qu'elle restait la demoiselle de *Véronique*, devint de plus en plus embarrassante. Avec ses nœuds dans les cheveux, ses corsages fleuris, ses jupes bouffantes et ce rouge qui colorait ses joues d'ingénue, Suzanne vieillissante était menacée par le ridicule sans y tomber jamais. À quoi bon la mettre en garde ? Elle n'aurait pas compris.

La jalousie de Christian envers Gabriel ou Ivo n'avait pas de sens. Rien n'est raisonnable, il est vrai, dans la jalousie qui s'exerce à contretemps, s'épuise à la recherche d'un absolu de possession avec, pour seul horizon, la folie et la mort. Après tout, déraison pour déraison, pourquoi ne pas être jaloux du passé que l'on n'a pas partagé ? Ce passé, le jaloux doit l'imaginer, le combattre, le nier, le tuer. Christian écoutait Suzanne et ne disait rien. Il lui était trop soumis pour risquer la moindre révolte. Et d'abord, comment lutter ? Il n'allait tout de même pas assassiner Gabriel Thomas au motif qu'il avait connu Suzanne avant lui, qu'ils avaient chanté ensemble et peut-être couché ensemble. Malheureux Christian ! La seule façon de triompher de ce passé était encore de le noyer sous le silence, une pierre au

cou. Hélas ! ce passé ou cette jalousie finissent toujours par remonter à la surface, cadavres indociles. Pourtant, il me semble qu'être jaloux du passé est au fond la seule jalousie qui se justifie. La seule jalousie qui rende fou. La seule jalousie inconsolable. Le jaloux se heurte à un mur. L'être aimé lui échappe. De l'autre côté de ce mur. Ou du temps. Le jaloux ne pourra jamais rien surprendre ou savoir de ce qui a cessé d'exister. Sa dépossession est totale et son imagination sans limites, sans consolation. Si la jalousie est une folie, alors seul le passé peut légitimement l'inspirer.

Suzanne était assez avisée pour deviner cela et ne pas insister devant Christian. Elle se contentait d'une petite pointe :

« Oui, il était adorable, Gabriel, on se comprenait à demi-mot. »

Puis elle parlait d'autre chose.

Cette tournée de Suzanne et de ses « copains » qui avaient joué de ville en ville *Véronique*, ce frivole chef-d'œuvre d'André Messager, alors que des dizaines de milliers de soldats français étaient prisonniers en Allemagne, que les armées nazies occupaient la plus grande partie du territoire français, que Londres était écrasé sous les bombes, que les déportations de Juifs s'accéléraient et que le Reich était peut-être là pour mille ans, me laissait rêveur. Comment se convaincre que, pour tant de Français, l'heure était aussi à l'opérette ? La vie suivait pourtant son cours. Avec ses peurs et ses distractions. Chantons sous la nuit.

Je m'étais demandé si je ne tenais pas là un sujet de

roman. Ou bien un scénario. La balade d'une troupe de copains qui s'amusaient, se disputaient, se séduisaient, s'aimaient, jouaient la comédie, se jalousaient et reprenaient la route dans la tourmente de la guerre alors que l'heure était plutôt au « Horst Wessel Lied » et autres marches hitlériennes sur les Champs-Élysées. Je tentais de me représenter Suzanne Lebonheur dans la troupe, si jeune, si frêle, coquette et mutine, avec ses yeux écarquillés, son nez minuscule aux narines qui frémisaient dès qu'elle se mettait en colère (et elle devait se mettre très souvent en colère), avec sa bouche ronde qui semblait dessinée pour les roulades et les vocalises. Mais ce projet, je ne l'ai pas mené à bien. J'ai négligé par la suite d'interroger Suzanne. Tout est trop tard désormais. Je ne sais pas si je le regrette. Il y a toujours un côté brouillon dans les vraies vies. Avec leur lot de temps morts, de ratages et de platitudes. Je n'ai qu'un désir en général, c'est de les reprendre, ces vies. De les faire passer du brouillon au propre. De les réinventer pour qu'elles deviennent enfin stables, cohérentes, spectaculaires. En d'autres termes, j'aime d'abord chez mes amis les personnages qu'ils m'inspirent, les aventures qu'ils n'ont pas vécues et qu'ils auraient mérité de vivre, les rencontres qu'ils n'ont pas faites et qu'ils auraient mérité de faire.

J'en reviens à Gabriel Thomas qui avait été ovationné devant moi au Grand Théâtre de Bordeaux dans le rôle de Batone, le « méchant » si peu redoutable de la farce abracadabrante que Rossini avait écrite en quelques jours pour le théâtre San Moisé de Venise, alors qu'il

n'avait pas vingt ans, en 1812. Après la représentation, je l'avais retrouvé au foyer où les organisateurs du Mai musical donnaient une réception pour fêter l'ouverture du festival. Comme Suzanne, comme Christian, il était de petite taille, assez replet. Ses yeux avaient une vivacité très rossinienne. Sa bouche s'était un peu affaissée avec l'âge. Pour l'essentiel, il ressemblait à Suzanne Lebonheur. La même malice du regard. Ils avaient dû former un beau couple. Ou ils auraient pu former un beau couple, au cours de leur tournée lyrique de 1941. Sans hésiter, je l'avais abordé pour le féliciter d'abord de son interprétation. Aucun artiste ne répugne aux compliments. Derrière moi, d'autres spectateurs attendaient pour le saluer et le complimenter à leur tour. J'ajoutais pour conclure :

– Cet esprit comique ou rossinien, est-ce que vous l'aviez déjà lors de votre tournée avec Ivo Baretta et Suzanne Lebonheur pendant la guerre ?

Il me dévisagea, un instant immobile, comme si j'étais l'ambassadeur d'un autre monde.

– Qu'est-ce que vous dites ? Quelle tournée ?

– Eh bien, cette aventure de l'année 1941 en France et en Afrique du Nord...

– Mais comment vous êtes au courant de ça, vous ?

– Suzanne m'en a parlé. Les débuts de sa carrière en quelque sorte...

– Suzanne ? Vous voulez dire que Suzanne vous a parlé de moi ?

– Oui, bien entendu, sinon...

Les mélomanes et autres admirateurs du chanteur

s'impatientaient. Gabriel Thomas leur adressa un signe cordial et vague. Qu'ils patientent, il serait à eux dans une seconde. Puis il se rapprocha de moi. J'étais bien l'ambassadeur d'un autre monde.

– Vous connaissez vraiment Suzanne ?

– Je l'aime beaucoup et je crois qu'elle a de l'amitié pour moi, oui, lui répondis-je encore.

Il me proposa de déjeuner avec lui le lendemain. J'acceptai. Il me proposa de le retrouver devant le Grand Théâtre à midi. J'acceptai encore. Peut-être qu'on donnait l'impression de conspirer comme des basses bouffes rossiniennes. Jacques Chaban-Delmas, le maire de Bordeaux, s'approcha de lui avec décision. Il était temps de faire retraite.

Le lendemain, j'arrivai au rendez-vous avec cinq minutes d'avance. Mon hôtel était à proximité. J'avais flâné d'abord sur les allées de Tourny. Il faisait beau. Je m'étais assis sur un banc à lire *Sud-Ouest*. À Gdansk, de nouveaux affrontements avaient opposé les forces de l'ordre et les manifestants de Solidarno . L'URSS annonçait qu'elle ne participerait pas aux Jeux olympiques de Los Angeles. Platini s'était couvert de gloire en remportant la Coupe des Coupes avec la Juventus de Turin. Tout cela me paraissait si lointain. L'air était ce jour-là à Bordeaux d'une parfaite luminosité, débarbouillé à jamais de l'hiver. La façade du Grand Théâtre se découpait sur le ciel avec la netteté, la précision d'un palais vénitien dans une toile de Canaletto. Pourquoi Canaletto ? Cette référence dut me venir à l'esprit en raison de la nature du ciel, de la couleur miel de la pierre,

des figurines posées là, sur les marches du théâtre, comme des taches de couleur, mais aussi parce que, quinze jours plus tôt, nous étions à Venise, Henriette et moi, et que je n'étais pas parvenu à retrouver l'emplacement exact du théâtre San Moisè où Rossini avait composé *L'Inganno felice* et deux ou trois autres de ses plus irrésistibles opéras bouffes.

J'étais en avance mais Gabriel Thomas m'avait précédé. Il marchait sous le portique du théâtre. Lui aussi aurait pu être une figurine vénitienne, un patricien vêtu de sombre, l'estomac en avant, heureux de vivre dans la ville qui était sans doute encore du temps de Rossini la plus heureuse du monde. Dès qu'il m'aperçut, il descendit les marches quatre à quatre. Un patricien vénitien ou un apothicaire, un personnage de la comédie vénitienne, aucun doute.

– Vous avez une préférence pour déjeuner ? me demanda-t-il sans préambule.

– Euh, non !

Son visage s'épanouit.

– Vous n'êtes pas trop pressé ?

– Pas le moins du monde.

– Parfait ! On prend ma voiture.

Il avait une Studebaker lie-de-vin dont la suspension avait connu des jours meilleurs, une voiture tape-à-l'œil et déginguée qui s'accordait bien à la célébrité déjà un peu fanée d'un des meilleurs barytons-basses du répertoire lyrique. Son Leporello de *Don Giovanni* sous la direction de Toscanini, après guerre, était resté anthologique. Ses mains étaient crispées au volant et son visage

dépassait à peine du tableau de bord. Pourtant il conduisait avec une vigueur, une netteté dans les attaques, une clarté mélodique, comme s'il empruntait la trajectoire musicale ou routière la plus courte, la plus lisible. J'attachai avec soin ma ceinture de sécurité. Une fausse note est toujours possible.

– Parlez-moi de Suzanne Lebonheur ! Comment va-t-elle ? Comment l'avez-vous connue ?

Il gardait le regard braqué sur la route, à travers les rayons du volant. Il enclenchait les vitesses, il doublait les camions, les voitures de livraison, sans la moindre hésitation. Pourtant, je le sentais tendu, vigilant, dans l'attente de mes réponses. Le reste ne comptait pas.

– J'ai connu Suzanne il y a dix ans, à Nice.

– À Nice ? Pourquoi Nice ?

Je lui expliquai qu'un prix littéraire, le prix Riviera, était alors remis au Negresco, que Suzanne faisait partie du jury et que, cette année-là, pour mon premier roman, j'avais été couronné.

– Suzanne membre d'un jury littéraire, ça alors !

Il prit la route de Saint-Émilien.

À l'époque, je n'avais pas songé à m'étonner de la présence de Suzanne dans ce jury littéraire. Ou plutôt, tout m'étonnait. Des mœurs littéraires, je ne connaissais rien. J'avais débarqué au Negresco, accueilli par le jury où figuraient quelques écrivains, un présentateur de la télévision, un médecin auteur d'émissions radiophoniques, un professionnel des relations publiques et Suzanne Lebonheur qui, à l'époque, animait encore son programme de la première chaîne « Eh bien, chantez

